

STUDIO DIFFÉREMMENT

Les textes et les illustrations
de cette rubrique historique
sont protégés par l'article L-111-1
du code de la propriété intellectuelle,
pour toute utilisation nous contacter.

© Studio Différemment



La dangereuse poudrerie a dû s'éloigner au fur et à mesure que Toulouse s'agrandissait : de l'île de Tounis au nord ❶ aux îlots de Banlève vers 1670-80 ❷ puis au sud du Ramier du Château après 1850 ❸, enfin sur tout le Ramier d'Empalot à partir de 1914 ❹ et même sur la rive gauche jusqu'en 1918 ❺.

Le Ramier et ses poudreries

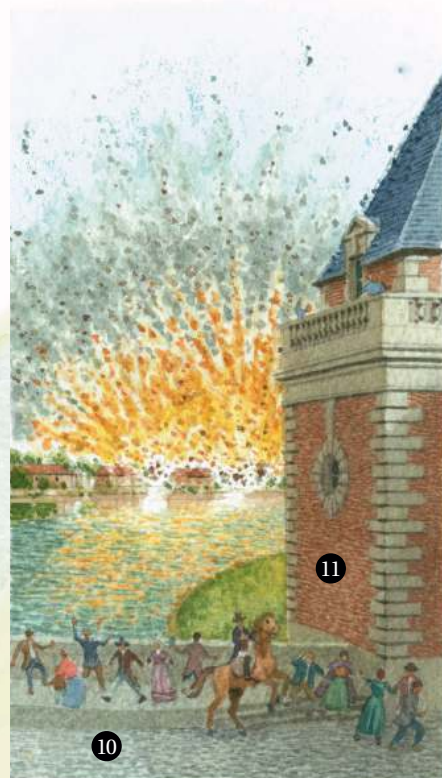
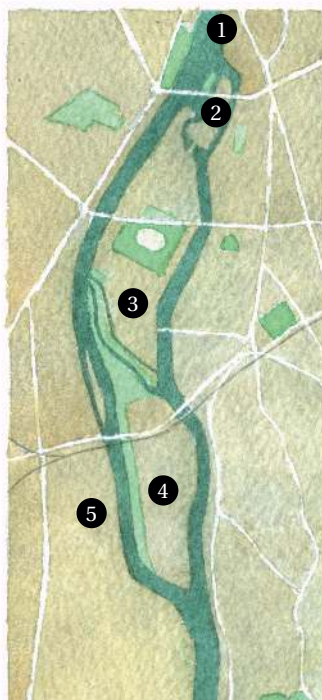
LES DÉBUTS DE L'INDUSTRIE D'ARMEMENT Si les parcs se sont succédé depuis le début du XX^e siècle au nord du Ramier, une autre histoire a aussi marqué nos îles : celle de la Poudrerie qui connut deux explosions majeures au XIX^e siècle avant de déménager toujours plus au sud, jusqu'à l'emplacement de la future usine AZF...

Nous ne sommes pas le 21 septembre 2001 à 10h 17 du matin mais le 16 avril 1816 à 4h 05 de l'après-midi, lorsque « trois détonations » jettent « l'épouvante et l'alarme dans la ville ». Les Toulousains, paniqués par « la violence de l'explosion, les secousses des édifices, l'éboulement des cloisons intérieures, la chute de pierres, de tuiles et de pans de murailles, et les éclats de carreaux des vitres qui tombaient de toutes les croisées »

pensent d'abord à « un fort tremblement de terre » ou même « un grand météore ». Mais les « nuages embrasés » et les « tourbillons de poussière » en provenance du Ramier désignent l'origine de la catastrophe : la Poudrerie a encore une fois « éclaté ».

ENCORE UNE FOIS car, en plus de deux explosions mineures sous l'Empire, la Poudrerie avait déjà connu un sinistre majeur le 21 septembre (à 10 heures et de-

Des années 1670 aux années 1850, la Poudrerie est à l'endroit de l'actuelle centrale hydro-électrique au nord du Ramier, avec les moulins ❹ le long de canaux artificiels, des entrepôts ❺ et ateliers ❻ autour. Ici, le cratère ❸ creusé par l'explosion du 16 avril 1816, vue ❿ depuis le Pont-Neuf (dessin de droite) avec son portail ouest ⓫ d'origine.



mie du matin, cela ne s'invente pas) 1781 mais sans victimes puisque « par un heureux hasard, les ouvriers se trouvèrent occupés à prendre leur repas à une certaine distance ». Avant cela, à part l'explosion en 1780 d'une auberge à Saint-Cyprien lors d'un imprudent transvasement de poudre en cuisine (au moins 13 tués), pas de catastrophe connue depuis le déménagement de la Poudrerie dans les années 1670 de l'île de Tounis (où elle était encore sous la responsabilité des Capitouls) aux îlots de Banlève, lorsque le roi Louis XIV fit de cette industrie un monopole d'État d'abord affermé à des concessionnaires puis en régie à partir de Louis XVI, simple service du Ministère de la Guerre à partir de la Révolution.

Le 16 avril 1816, en plus des innombrables blessés et contusionnés en ville, on compta 16 tués sur place : 11 ouvriers sur les 14 alors employés (soit 79% de l'effectif) et 5 civils dont une dame Chavardès « *qui désirait depuis longtemps* » voir l'île avec sa fille, « *personne d'une grande beauté, promise en mariage à un jeune homme qui eut le malheur de l'accompagner dans cette fatale visite* ». Le sort de ces deux « *infortunés amants* » émut beaucoup et la mairie, en plus de demander aux propriétaires de ne pas accepter les « *prix excessifs* » des nombreux vitriers qui affluèrent aussitôt de toute la région, fut bien obligée de « *renouveler auprès du gouvernement les vœux si souvent émis de voir s'éloigner de la ville* » cette explosive poudrière d'État.

L'ÉTAT SE FIT DÉSIRER : il fallut 3 autres explosions (pas de victimes pour celle de 1817 mais 3 ouvriers tués en 1822 et les 9 ouvriers présents tués le 17 août 1840 dans une catastrophe comparable à celle de 1816) pour qu'il consente enfin à déplacer sa Poudrière qui vint occuper le tiers sud du Ramier du Château à partir de

1852. Il s'agissait encore d'un établissement modeste, fournissant les militaires mais aussi les chasseurs de la région et n'employant que moins d'une centaine d'ouvriers. La Première Guerre mondiale fit entrer Toulouse dans une autre époque puisque la ville devint l'une des principales bases arrières de l'industrie d'armement : la champêtre Poudrière du XIX^e siècle s'étendit sur tout le Ramier d'Empalot et même jusqu'à Braqueville pour devenir un gigantesque combinat surnommé « Poudreville » et employant

jusqu'à 30 000 personnes. La guerre finie, l'État eut l'idée d'exploiter les brevets d'ammoniaque synthétique pris à l'Allemagne grâce au traité de Versailles en créant à la place des installations de rive gauche de la Poudrière désormais inutiles une nouvelle usine de nitrate, l'ONIA, destinée à l'agriculture (engrais) en temps de paix, à l'armement (explosifs) en temps de guerre. Mais ceci est une autre histoire. ●

L'explosion du 17 août 1840 (la septième connue, 9 ouvriers tués) force enfin l'État à écouter les demandes d'éloignement de la municipalité : une nouvelle Poudrière vient occuper tout le tiers sud du Ramier du Château avec un long canal d'alimentation 12 des moulins 13 et les bâtiments administratifs 14 près du pont 15 par lequel arrivaient les ouvriers.

En 1914, Toulouse est choisie comme centre majeur de l'industrie d'armement car la ville est hors d'atteinte de l'aviation allemande. La Poudrière du Ramier du Château ne pouvant plus suffire, elle s'étend sur tout le Ramier d'Empalot (4 page de gauche, 16 page de droite, où le nord est à gauche du dessin) mais aussi rive gauche vers Braqueville (5 page de gauche) où elle sera remplacée à partir de 1924 par l'usine ONIA (future usine AZF).

À lire : « *La Poudrière Royale de Toulouse* », Fernand Pifteau, *Bulletin Municipal* (décembre 1939) ; « *De la Poudrière nationale de Toulouse au Cancéropôle. La catastrophe d'AZF dans les dynamiques territoriales d'un espace industriel urbain (1850-2008)* », Marion Cauhopé, *Université de Toulouse Le Mirail* 2011.

© Studio Différemment 2017
Illustrations : Philippe Biard.
Texte : Jean de Saint Blanquat.

STUDIO DIFFÉREMENT